

Le Galepin

- BLEU -

n°65 - 1^{er} juillet 2023



Les montres molles de Dali

Sommaire

Méline L. DEUX FRÈRES	3
n°65 – Canicule...	
Gédéon POILDEC UNE JOURNÉE DE CHIEN	5
Laurent BEURIOT EN PLEIN SOLEIL	9
Danielle FOURRÉ X-GLACES	11
Florence KRAMER LES ÉTÉS	13
Françoise DANEL BEL ÉTÉ	15
isabel ASUNSOLO AU RUCHER	18
Michel LALET RENDEZ-NOUS LES CANICULES D'ANTAN, NOM D'UN CHIEN	20
Kheira M. LES ANTRES DE L'ENFER JE SUIS MÉDECIN, LE RESTE C'EST LE MEKTOUB	22 23
Jacqueline PAUT L'ANTÉSITE	27
Christelle MATHIEU À QUINZE MÈTRES	29
Pierre ROSSET LE CHAPEAU	31
Régine PAQUET LA VOIX	34
Sylvie VAN PRAËT L'ATTENTE	37

DEUX FRÈRES



Willard Azylum for Insanes

ph. Jon Crispin

JE VENAIS D'AVOIR DIX-SEPT ANS. Fils d'immigrés irlandais, je voulais prouver ma loyauté envers mon pays d'accueil, les États-Unis d'Amérique. Alors, quand l'Oncle Sam a demandé de nous enrôler dans l'armée, mon frère et moi nous avons répondu à l'appel. Notre père était si fier de nous. Je me souviens encore des paroles qu'il a prononcées à notre départ : *"N'oubliez jamais d'où vous venez. Veillez sur vous, mes fils."* Notre mère était en larmes. Lorsque nous avons embarqué, l'excitation était à son comble. Il y avait beaucoup de jeunes Irlandais à bord, avec qui nous avons grandi. Une fois arrivés en France, nos liens se sont renforcés dans le camp d'entraînement : nous étions tous frères. L'impatience de faire nos preuves sur le front était palpable dans notre dortoir. Mais rien ne nous avait préparés à la réalité de la guerre.

Notre régiment d'infanterie prit part à la bataille de la Somme. Ce fut une véritable boucherie. Outre la faim, le froid, la boue et les rats, il y avait surtout la mort à chaque pas que nous faisions. Les blessures étaient horribles et les dégâts provoqués par les gaz que les Fritz nous envoyaient étaient inimaginables. Lors d'un assaut, au milieu de ces incessants bombardements, je me suis retrouvé piégé dans un des nombreux borbiers qui parsemaient le no man's land. J'accompagnais mon frère infirmier jusqu'à un blessé lorsque nous avons été bloqués dans ce foutu trou. Impossible d'avancer ni de revenir sur nos pas. Les cris de souffrance résonnaient de toute part.

Mon frère était beaucoup plus courageux que moi. Il voulait venir en aide à l'un de nos camarades de bataillon lorsqu'un obus est tombé juste à côté de lui. Son corps a été projeté jusqu'à moi. Il était méconnaissable. Il avait perdu une partie de son visage. De nombreux soldats ont été démembrés ou brûlés pendant cette

foutue guerre, mais voir son propre frère dans cet état... Il n'y a pas de mots pour décrire l'épouvante de cette vision.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté dans ce trou à regarder mon frère. Je ne sais pas non plus comment je suis revenu à New York. Je ne sais pas d'ailleurs si je suis toujours en vie. Je suis mort avec mon frère en France, dans ce trou.



UNE JOURNÉE DE CHIEN



QUAND JE FIS COULISSER LA PORTIÈRE, l'haleine asphyxiante de la canicule me sauta au visage. Le quai désert vibra dans la réverbération aveuglante de midi. Je fus le seul à descendre: les retraitées avaient dignement quitté le wagon à Persan; les carabins s'étaient dispersés à Méru. Le voyage avait pourtant bien

commencé dans la relative fraîcheur de la gare du Nord; mais au fil de la chaleur, la confusion avait gagné, le ton était monté.

Les conversations m'étaient d'abord parvenues par bribes confuses, et j'imaginai derrière moi une cohabitation assez indifférente entre les propos cynophiles et les commentaires cinéphiles.

- "Trésor souffre d'une alopecie...
- Au moins, elle n'a pas les crocs et les babines du molosse de mon concierge!"
- "Une alopecie, c'est dommage pour un lévrier..."
- Surtout pour le pelage d'un lévrier femelle!"

Et aussi:

- "On ne voit plus la bobine de Vincent Perez..."
- Il était trop, dans ce film... comme tombeur de dames...
- Cyrano?
- Non ce pilote qui tombait ses hôtesse; un spécialiste de la levrette dans le film..."

Légère pause chez les dames.

La rencontre d'un vocable commun allait-elle améliorer la compréhension mutuelle entre les deux groupes? J'en doutais.

Sur le ton de la grasse plaisanterie, un organe masculin s'éleva alors:

- Pour lui cette levrette, une sorte de ravitaillement en plein... viol?

Là un silence marqué de ces dames dont l'une enchaîna un peu fort: "La caudectomie* est à éviter pour les chiens... pour certains hommes, je ne sais pas!

- Beaucoup - renchérit l'autre - mériteraient au moins une otectomie*..."

Bref conciliabule surpris chez les jeunes. Des étudiants en médecine ou en véto? L'un affirma alors d'un ton docte: "La canicule trouble les vieilles cervelles. Mes vieux se plaignent quand on annonce 35° à l'ombre. Mais qu'est-ce qui les oblige à rester à l'ombre?" Éclat de rire général, les dames exceptées.

L'une d'elles prit l'autre à témoin avec un certain mordant, toutefois: "Le problème ce n'est pas les vieux, mais les cons; et là, la canicule n'y peut rien."

Le reste du voyage s'était déroulé dans un silence étouffant.

J'aurais bien traversé, au sortir de la gare, le petit square dont la verdure ombrageait une pièce d'eau et son jet frais... Mais ma voiture chauffait au parking sous l'embrasement du zénith solaire, et je commençai pas ouvrir prudemment les portières avant de m'asseoir sur la rôtissoire en skaï du conducteur.

Pourquoi d'ailleurs l'avoir parquée sur l'esplanade sans ombre qui fait face au multiplexe?

Qu'importe, l'urgence, c'était une douche avant d'envisager la suite de la journée.

Suant sang et eau, toutes vitres baissées, je ne tardai pas à rencontrer un embouteillage complètement inattendu dans ce faubourg et à cette heure, mais parfaitement en accord avec mon karma du jour.

Une demi-heure plus tard, après avoir quitté mon véhicule avant de défaillir, je me rendis compte de la présence tout au bout de la voie de quatre véhicules de pompiers dont l'un avait déployé une nacelle qui s'approchait dangereusement d'un immeuble vétuste pourvu d'un balcon en bois et de câbles d'alimentation électriques.

Par chance un agent m'intima d'emprunter une déviation improvisée qui m'amena conséquemment à contourner entièrement l'agglomération en trois quarts d'heure de cuisson supplémentaire.

Je fondis sous une bienheureuse douche, et jetai mes vêtements détremvés dans le lave-linge que je mis en route avant de m'octroyer un nouveau rafraîchissement. Bien installé dans le séjour, je m'apprêtais à suivre d'un œil un peu torve les informations régionales.

J'ouvris de grands yeux devant le spectacle familial et cauchemardesque du faubourg où j'avais subi une attente infernale, avant de croiser l'agent finalement salvateur.

Sur l'écran, un journaliste de FR3 tendait son micro au sergent chef des pompiers:

- Il n'y a aucune réponse du propriétaire. Nous devons nous assurer qu'il n'est pas à l'intérieur, qu'il n'a pas fait un malaise et n'est pas décédé...

Gros plan sur la nacelle qui frôlait les câbles d'alimentation avant d'atteindre le niveau du balcon...

Une voisine apportait son témoignage :

- Le propriétaire de l'appartement a emménagé il y a peu de temps. Donc, nous n'avons aucun moyen de le joindre. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé, parce que son chien aboyait déjà sur le balcon hier soir. Depuis on ne l'entend pratiquement plus ; c'est la chaleur, pauvre bête !

J'avais donc côtoyé un drame et peut-être une tragédie ! Et je n'avais pensé qu'à mon salut personnel ! Mon confort, disons...

La sonnerie du téléphone me tira de cet attendrissement rétrospectif. Quittant des yeux la télévision, je décrochai.

- Allo, j'écoute...

- Ah, tu écoutes ! Eh bien tu vas m'entendre !

Une fulguration... le multiplexe !

- J'entends ta télé ; et moi, ça fait une éternité que je t'attends devant le multiplexe ! Comme j'ai d'abord appelé chez toi, j'ai espéré que tu étais en route. Mais je vois que tu as prévu autre chose ! Un autre plan, goujat ? En tout cas, t'iras voir le film tout seul quand tu seras disposé.

Elle avait raccroché ! Chiennne de journée !

J'éteignis la télévision, me contentai d'un gaspacho frais, lus deux heures sans conviction et allai me coucher. Mais comment dormir un soir de canicule où le voisinage vit, la nuit tombée, l'existence qu'il n'a pas pu mener pendant la journée ?

Chiennne de nuit ! Peu fermé l'oeil, sauf pour rêver que je cours dans une étuve, poursuivi par un molosse. Léonie m'attend dans ma voiture, devant le cinéma. Mais un barrage de pompiers me bloque la route et m'empêche de la rejoindre. Un songe transparent : l'angoisse qu'un gros canin me prive d'un petit câlin...

Un premier café corsé pour garder les yeux ouverts, avant de petit-déjeuner devant le premier journal-télé du matin...

Tout sourire, le présentateur avait choisi l'humour, l'entrain, la bonne humeur pour commencer cette nouvelle journée :

- Quatre camions de sapeurs-pompiers sauvent un chien laissé seul sur un balcon en pleine canicule !

Puis un commentaire plus réservé :

- Appelés en urgence par le voisinage resté sans nouvelles du propriétaire gisant peut-être dans l'appartement, les soldats du feu ont mis près d'une heure et demie à s'introduire par le balcon dans un appartement désert. En l'absence du propriétaire, les pompiers ont confié le chien déshydraté trouvé sur le balcon à une fondation recueillant les animaux.

J'enrageai à l'idée que cette information attendrait immanquablement le cœur de Léonie dont je n'espérais plus avoir de signe de vie.

"Passons maintenant au bulletin météo - poursuivit le journaliste - décidément la canicule s'installe pour une nouvelle semaine d'après vos prévisions, Catherine. Mais d'abord expliquez-nous l'origine du mot canicule... qui viendrait - dit-on - du latin *canicula*, petite chienne, désignant aussi Sirius, une étoile particulièrement brillante de la constellation du ..."

Vite, ma tranche de bâtard beurrée tomba au fond du bol mais j'avais coupé le sifflet à ce corniaud!

Que voulez -vous, à cause de cette canicule dévastatrice et exténuante, je me sentais littéralement aux abois...

Un sentiment cuisant qui m'étreint depuis, chaque fois que la météo pronostique 30° à l'ombre.

*caudectomie: (médical) opération consistant à couper la queue d'un chien

*otectomie: (médical) opération consistant à tailler les oreilles du chien.

(Ces opérations controversées sont interdites dans plusieurs pays.)



EN PLEIN SOLEIL



TRAÎNANT MES GUÊTRES DANS LE SUD DE LA FRANCE, je n'avais que la marche pour m'y déplacer.

Marseille, ville cosmopolite, fut, au hasard de mes pas, la première dans laquelle je fis halte.

Couchant à la belle étoile de sa périphérie, je ne dormis que d'un seul œil, croyez-le! Quelque bandit issu de mon imagination débordante dans mon demi-sommeil, restait omniprésent.

Le réveil fut difficile par cette nuit courte de tortures angoissantes. Cette fameuse illusion de l'esprit ne serait-elle pas à l'image d'un étau comprimant mon cœur? Miss France m'apparut en fantôme, restant quelques instants palpable en vision subjective.

Puis... plus rien!!!

Je m'étirai le corps sous ce matin de printemps, sans boire de café je me remis en marche!

La côte soufflait, bruinaît; je me mis en tête de rejoindre Cassis, belle aventure de trente-cinq kilomètres tout de même!

Dix heures de chemin, avec quelques petites interruptions destinées à me restaurer rapidement, avaient fait suite à une nuit cauchemardesque.

Il avait bien fallu tout de même que je me déplaçasse sans tarder, afin de visiter cette ville réputée en ses alentours, pour ses forêts, ses pins et ses vignobles.

Mais à ma grande déception, pour me rafraîchir en fin de course, il ne me restait que quelques sous en poche. Ces derniers me permirent malgré tout de commander un demi!

Puis le corps, déshydraté par cette longue balade, se trouva soudain pris d'une ivresse inaccoutumée.

Le soleil était de mise, dardant ses rayons pleine face sur la terrasse de ce petit bistrot.

Perte soudaine de mes facultés sensorielles!!!

Le SAMU! Fin de l'histoire...

*



X-GLACE

UNE JOURNÉE CHAUDE, TORRIDE À SOUHAIT qui laisse un goût de désir et de sèche-resse, une envie de fraîcheur et d'excitation avec :

X-Glace



Il fait si chaud que je vais manger une glace.
Pas la peine d'imaginer le parfum,
C'est dans ma bouche qu'elle finira.
Douce tentation que de vouloir tenir le bâton,
Tendrement, c'est sur lui que ma main se refermera.
Je ramène ma tête à la verticale, avec mon sourire coquin.
Que d'envie pour les voyeurs et les friands!



De mes lèvres entrouvertes, je l'enlace.
La bouche s'exécute et puis s'efface.
Fermant les yeux, je la savoure de désir,
De lents va-et-vient éveillant les sens du plaisir.
Le nectar perlant sur son bout gourmand,
Un gémissement se fait sentir, je déglutis.



Je suce, lèche et aspire, allumant un appétit,
Sans pour autant atteindre la gorge, sans relâchement,
Ma langue pulpeuse descend gentiment plus bas,
Ainsi, toute la glace dans ma bouche, doucement,
Je joue avec ma glace, le regard brillant de jalousie,
Je vous aperçois, vous étouffant, ravalant votre salive,
Pour ne pas perdre une goutte, ma bouche nargue.
Je passe mon autre main sous le bâton.
J'accélère le mouvement, je ne veux pas perdre ma garde.
Derniers soubresauts de plaisir, provoquant la vague de satisfaction,

Quand enfin, je l'avale, je ferme les yeux de bien-être,
Savourer ce moment de décontraction.
Je passe ma langue sur mes lèvres,
Vivement, le prochain repas!

Glace coquine, gourmandise des sept péchés capitaux, est-ce une qualité ou bien un défaut? Un plaisir pathologique jugé particulièrement agréable et si l'on dit merci, en étant très poli, ou encore, s'il vous plaît, une glace deviendra convenable à la consommation et plus une faute.



LES ÉTÉS



ENFANTS, NOUS PASSONS NOS VACANCES D'ÉTÉ AVEC NOS COUSINS.
C'était un été long, immobile.
L'ennui était entrecoupé par des siestes déchaînées de batailles d'oreillers.

Partout, des insectes divers menaçaient de nous piquer : araignées, bourdons, moustiques, sauterelles, taons, fourmis noires et rouges, guêpes et doryphores.

On nous mettait aussi en garde contre les vipères grises qui se dissimulent sous les pierres et peuvent, de leur morsure, instiller un venin mortel. Nous marchions avec la peur de voir un serpent sous nos pieds. Nous avions peur d'eux et un peu aussi des vaches énormes dans le pré, que nous traversions pour aller nous cacher dans un bosquet.

Nous construisions des cabanes, sous le petit pont en pierre, qui menaçait de s'écrouler.

Nous montions à un arbre qui depuis est mort.
Nous allions cueillir des groseilles et des framboises dans le jardin.

À la fin de l'été, il y avait des figes,
Avant cela des prunes, que mes parents n'aimaient pas,
Et tout l'été, des cageots d'abricots dans lesquels nous piochions à volonté et qui nous donnaient la chiasse.

Nous avions différents jeux.

Chasser les poules avec un bâton. Le coq, une fois, furieux contre nous, esserra de ses ergots la tête de mon jeune frère. Quelle terreur!

Mettre la main sur la clôture électrique :

"Tu as senti?" - "Ah oui, ça y est, la décharge!" Nous faisons les fiers.

Nous avons l'interdiction de sortir de la propriété. Juste derrière le mur, il y avait une rivière.

Alors nous franchissons discrètement la porte, puis devons traverser le cours d'eau en marchant sur les pierres, sans tomber. Nos shorts mouillés nous auraient trahis.

Il y avait aussi la cueillette des mûres, sur le chemin d'en face.

Chacun muni d'un seau, de nos mains, nous agrippions les ronces pour atteindre les mûres, qui teintaient l'extrémité de nos doigts et nos bouches de leur couleur violacée.

Parfois, il y avait assez pour faire un pot de confiture, après la combustion des fruits et du sucre dans d'énormes bassines en cuivre.

La chaleur rendait chaque geste plus pesant, plus lourd de signification, par l'effort qu'il demandait.

De la maison, on nous appelait: "Vite, rentrez, les enfants, c'est la canicule. Où sont-ils encore passés, ces mêmes?"



BEL ÉTÉ



JOUR 1. APRÈS ONZE MOIS DE LABEUR ÉREINTANT, Steph, Emma et leurs enfants Gaspard, Line et Rose transhument vers la Bretagne. Camping, bains de mer, orgies de fruits de mer, visites patrimoniales, tel est le programme de la famille isarienne. Ils connaissent le secteur et apprécient la chaleur modérée qui y règne. Steph se souvient des étés pluvieux des années 80 quand il était enfant. On revenait juste hâlé, pas vraiment bronzé; les coups de soleil dans les Côtes d'Armor, un mythe! Depuis quelques années, les averses se sont espacées et les touristes en recherche de fraîcheur sont venus plus nombreux... les tarifs ont augmenté!

Le choix de Steph et d'Emma s'est porté sur un camping à cinq kilomètres de la mer, ombragé par de grands arbres et délimité par des haies champêtres. Une piscine et une supérette sont à la disposition des campeurs. Un petit coin de paradis...

Le sol est dur comme du béton armé: installer la tente familiale est un exercice quelque peu sportif. À 16 heures, le mercure affiche 38 degrés. Les enfants se disputent, les parents s'énervent, le ton monte, les mots fusent.

"On ira à la piscine dès que la tente sera montée. Chacun s'y met. Ce sera plus rapide. Tout le monde a chaud."

"J'ai mal à la tête", chouine Line.

"Garde ta casquette et bois un verre d'eau!" rétorque Emma.

Des cris et des rires retentissent: pas de doute, la piscine est par là. Les enfants réjouis déchantent vite: trop de baigneurs, le bassin est inaccessible.

"T'avais promis. C'est pas juste."

La déception est grande!

"Pas grave, on ira demain. On va aller se promener. J'ai aperçu une ferme qui fait de la vente directe. On va acheter de bons produits" propose Emma.

"À cette heure-ci, ma p'tite dame, y'a plus grand chose. J'ai été dévalisée : il me reste une salade, des radis et des pommes de terre. Plus de fraises ni de tomates, demain peut-être et pour les yaourts, il faut du lait et les vaches en donnent peu avec cette chaleur. Elles ont trop soif et l'herbe est rare. La terre est fâchée, j'vous l'dis, ça va mal finir."

"J'peux pas dormir, j'ai trop chaud." Rose et Line se plaignent.

Jour 2. Canicule, le mot est lancé. On incite la population à éviter les efforts violents en plein après-midi et à se calfeutrer dans les maisons. Et quand on est sous la tente???

Vite la mer, les embruns, les vagues. On n'est pas les seuls à avoir eu cette idée. Les nombreux véhicules sont tous à la recherche d'un stationnement. Les serviettes alignées forment un puzzle multicolore. L'eau est bonne - presque trop chaude - les poissons déboussolés nous frôlent et sautent à la surface pour happer l'air brûlant. Une drôle d'impression : on patauge dans un court-bouillon avec les algues comme bouquet garni et nous, les humains, comme crevettes... Jouer à la balle, non, d'ailleurs, il n'y a pas assez de place. Se baigner puis se réfugier sous le parasol. Le glacier est assailli, ça virerait presque à l'émeute pour un cornet fraise-pistache. Les parents tentent d'être positifs, ils sortent un livre, un magazine, les enfants pestent et râlent.

Jour 3. La canicule s'installe sur la France pour une semaine, une dizaine de jours, durablement. Les organismes sont soumis à rude épreuve. L'accès à la piscine du camping est désormais réglementé : il faut s'inscrire la veille sur des créneaux horaires.

Jour 4. Toute la famille se rend souvent au supermarché, il y fait frais ! La fatigue se fait sentir. Le sommeil est perturbé car même si à partir de 22 heures, le silence est recommandé, les gens se réunissent, parlent et se lamentent. Demander moins de bruit est très mal perçu. La civilité a déserté.

Jour 5. Les grands pins du camping se sont d'abord délestés de leurs cônes, tous en même temps, puis les troncs se sont mis à gémir, à craquer puis à éclater à certains endroits. Pas de blessés mais des tentes endommagées et des campeurs déplacés. Dans le pré voisin, trois vaches ont meuglé toute la nuit et se sont éteintes, harassées. Les oiseaux tombent en vol ; une pluie de passereaux...

Certains vacanciers décident de partir. Steph et Emma hésitent. Ils ont réservé pour quinze jours. Pourtant leur maison leur offrirait une meilleure protection.

Jour 6. Alerte maximum aux risques d'incendie. Les pompiers, en sous-effectif, sont sur la brèche. On voit des colonnes de fumée qui s'élèvent partout. L'air est âcre. Les chiens hurlent à la mort. Dans les élevages, poules et porcs succombent par milliers. Des cadavres de bovins jonchent les prés. Au niveau national, l'eau est rationnée.

Jour 7. Les gens déshydratés font des malaises et tombent comme des pantins. Les services de soin sont débordés.

Jour 8. Les magasins manquent de tout. Les forces de l'ordre sillonnent le territoire.

Jour 9. Plus d'eau au robinet. 42 degrés à 10 heures. Fuir pour survivre. Démonter la tente et alimenter le flot incessant des véhicules surchauffés.

Jour 10. À trois heures du matin, retour dans l'Oise. Il reste encore une cinquantaine de kilomètres à parcourir... Patience!

Jour 11. L'épuisement se fait sentir. On se terre dans les pièces les plus fraîches de la maison. Les infos sont consternantes. Partout, les arbres se fracassent. Les feux dévastent les forêts. Sur les autoroutes, des bouchons monstres ont dégénéré en pugilat... des morts, des blessés... et les secours se font attendre. On prie, on fait des processions, on implore les éléments pour que l'eau tombe du ciel.

Jour 12. Le tonnerre gronde. La grêle s'abat sur les sols craquelés et hache la végétation. La peur et la colère s'emparent des esprits. De partout, les plus déterminés crient au scandale et à l'incurie. Les membres du gouvernement sont aux abonnés absents. Des manifestations géantes se forment spontanément dans les villes. Les mots d'ordre fusent: "Tous à Paris".

Arrêter la machine, s'il est encore possible !

Des hordes d'émeutiers convergent vers l'élysée. La peur a changé de camp. En haut lieu, on appelle l'armée à la rescousse mais les militaires sympathisent avec les manifestants .

Tout est flou, tout est fou... Le bel été...



AU RUCHER



CET APRÈS-MIDI NOUS ALLONS AU RUCHER. En tenue, bien sûr. L'été, les abeilles peuvent être agressives, elles ont moins de fleurs à se mettre sous la dent. Car en août, où sont les fleurs? Le savez-vous, vous? En août, en Picardie, s'il n'y a pas eu un regain de sainfoin, des repousses de tournesol nées d'une

brève pluie, si le sarrasin n'a pas levé et si le lierre n'est pas encore en fleurs... les abeilles ont faim et il faut leur donner du sirop. Le plus concentré possible: 2 kg de sucre pour 1 litre d'eau. De quoi les nourrir et les abreuver.

Ça clapote à l'arrière, le coffre de la camionnette est plein de seaux.

Quand nous arrivons en forêt de H., le visage voilé, je commence toujours par arroser le pied d'iris qui pousse dans l'ornière profonde creusée par les roues du tracteur. Au printemps, les abeilles aiment y boire, même la boue leur convient; elles aspirent les minéraux et se posent sur les cailloux mouillés, brillantes comme des bijoux. Un peu de bouse mêlée à la brai ne les effraye pas, au contraire. Mais de flaque, ce vingt août, il n'y a que le souvenir. Les deux feuilles tranchantes de l'iris percent la terre argileuse dure comme du béton. Je leur offre en passant un peu d'eau, l'équivalent d'un gobelet. Hommage risible, mais... qui sait?

Dans la forêt de H. vous trouverez ces essences: charmes, tilleuls, frênes, acacias, et même des châtaigniers. Mais les feuilles qui craquent sous nos pieds sont si sèches et effritées qu'il est impossible de les reconnaître. Les troncs creux n'ont plus la moindre trace d'humidité, juste un puits de poussière. Je lève les pieds pour éviter de trébucher dans du bois mort que je ne peux pas voir, à cause du voile mais aussi de la sueur qui a commencé à franchir la barrière des sourcils. Les ronces ont roussi. La chaleur transforme les odeurs... Les abreuvoirs que nous avons placés par terre ont été renversés par le gibier assoiffé. Les abeilles sont silencieuses, je les devine prêtes à se jeter sur le sirop que nous leur apportons.

Mais avant d'ouvrir les ruches pour remplir les nourrisseurs paraffinés, sans doute le savez-vous, il faut enfumer. La fumée est indispensable pour que les abeilles se tiennent sages. Elle masque les phéromones. Aussi, croyant à un incendie, elles se gavent de miel et leurs corps replets ne peuvent plus se cabrer pour planter leur dard.

Pas de fumée sans feu, il va falloir allumer l'enfumeur... Mon calme s'étirole lorsque une goutte de sueur, salée, se précise au coin des lèvres. Je l'essuie d'un revers de gant rapide avant d'enfourner une poignée d'aiguilles de pin, de la paille et de la cire d'alvéoles dans l'enfumeur. En silence, tu diriges la flamme redoutable et invisible du chalumeau. L'air vibre tout autour de nous et je retiens mon souffle, accroupie près de toi. Avant de voir surgir une flamme haute et toute orange.

Nous nous mettons au travail, le plus vite possible, sans parler. Une fois de plus, et malgré la chaleur, nous n'avons pas vu le temps passer, au rucher.

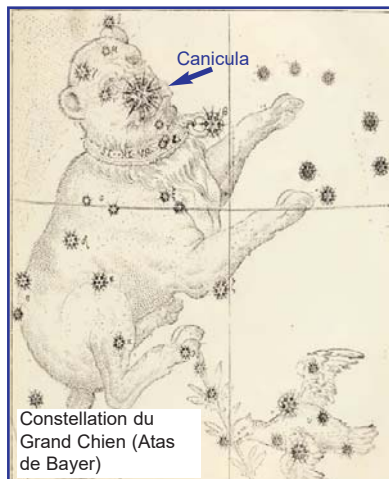
L'enfumeur doit rester couché pour s'éteindre...

Nous rejoignons la voiture, visage enfin découvert. Je jette un coup d'œil aux feuilles d'iris.

Quelqu'un a écrit que ce qui doit éclore finira par le faire.



RENDEZ-NOUS LES CANICULES D'ANTAN, NOM D'UN CHIEN !



RENTREZ VOS GOSSES, RENTREZ VOS VIEUX, RENTREZ VOS CHIENS... La canicule menace.

Vous aurez noté qu'elle n'est pas partout la même. À Marseille il faut qu'il fasse 36° le jour et 24° la nuit pour qu'on qualifie de canicule une forte poussée de chaleur. À Brest, il suffit en revanche de 30° le jour et de 18° la nuit. En Belgique, la barre fatidique pour décréter l'état de canicule est de 25° le jour durant cinq jours consécutifs. Et c'est seulement 15° la nuit si l'on vit à Lille. Sont pas frileux dans le Nord ! Avec 15° en été il y a beaucoup d'endroits où les gens

diraient qu'il fait un temps de chien !

D'ailleurs à propos de chien, on peut aussi se souvenir que canicule doit son nom à la jolie petite étoile *Canicula*, magnifique fanal de la constellation du Grand Chien. Un truc que nos ancêtres grecs, romains et autres antiques avaient remarqué : quand Sirius (l'autre nom donné à Canicula) brillait, la grosse chaleur ne manquait jamais de suivre ! Normal en même temps, parce que la constellation du Chien devient visible en été et jamais en hiver ! Quoi qu'il en soit, les chiens hurlaient à la mort, les vieux tombaient comme des mouches, les enfants braillaient à tue-tête et l'on faisait des sacrifices à Sirius en égorgant les chiens roux en vue d'épargner les moissons. Roux parce que leur couleur rappelait trop celle du soleil. Enfin, l'essentiel est bien de trouver quelqu'un à tuer dans ces moments-là. Dans ces périodes un peu trop torrides, ça tombait sur les chiens roux ! Il faut toujours tuer le chien. Même s'il n'y est pour rien. Ça passe les nerfs.

Aujourd'hui, du côté de par chez nous, où somme toute les températures demeurent fort acceptables, tout un chacun se met à psychoter de la survenue d'une canicule cataclysmique dès que le mercure du thermomètre dépasse les 25° . Ce mois de juin 2023 en aura été un bon exemple : plus personne ne semble concevoir qu'en juin, il puisse faire un peu chaud ! Il est vrai que durant vingt ans, les mois de juin furent le plus souvent pluvieux, venteux, froids, désagréables, de sorte que la paysannerie française se plaignait volontiers d'un temps pourri qui gâtait le bon mûrissement des cerises ou des melons, qui pourrissait les blés et faisait craindre que le Château

Margaux ne soit qu'une infâme piquette. Mais si le soleil donne, même un tout petit peu, évidemment on ne peut pas se plaindre de la pluie ou du froid. Alors, quoi de mieux que de crier à la canicule! Mais attention: si l'on dit "Il fait chaud" ça n'intéresse personne. Alors que si l'on glapit à l'alerte canicule, la plainte trouve immédiatement un écho beaucoup plus favorable. En juin 2023 donc, il a fait "un peu chaud" façon quasi caniculaire. Quelques vieux birbes, en dépit du gâtisme qu'on leur suppose et de la fragilité des témoignages qu'ils peuvent donner, se souviennent pourtant qu'en juin... il fait chaud! D'ailleurs, personne n'imaginait en ces temps reculés que l'été pouvait concerner autre chose que le triptyque juin-juillet-août. Parce qu'en juin les amis, ça tapait dur!

On va bien entendu m'accuser de ne pas tenir compte des effets réels et dévastateurs de quelques épisodes caniculaires récents. On va me reprocher de faire comme si je restais insensible au décès prématuré et pas très marrant de plusieurs dizaines de milliers de personnes en Europe. Ce n'est pas le cas. D'ailleurs, après ces épisodes peu glorieux, tous et chacun, les autorités des différents pays y compris, ont décidé non pas de supprimer les canicules - on ferait comment? - mais de s'occuper un peu mieux des vieux que l'on avait laissés à l'abandon.



Cierges ayant subi l'épreuve de la canicule, à peine plus vaillants que certains vieux débris dont il est question ici.

Ce qui me chagrinerait davantage voyez-vous, c'est l'éternelle fable du "crier au loup" quand il n'y est pas, de sorte que lorsqu'il pointe le bout de son museau, plus personne ne réagit. Si l'on qualifie le moindre écart de température de canicule, plus personne ne parvient raisonnablement à s'acclimater à des variations acceptables. Nous avons besoin de choses extraordinaires. Il faut qu'elles soient graves! Il faut qu'on en souf-

fre énormément! Nous exigeons qu'on nous accorde l'état de catastrophe naturelle et qui sait, qu'on nous offre les indemnisations qui vont avec! Le mot canicule et ce qu'il désigne souffre comme d'autres termes qualifiant des bobos plus ou moins sérieux, d'une poussée inflationniste qui ne décrit plus le monde tel qu'il est mais tel que nos psychoses et nos anxiétés le dessinent.

Ce n'est pas très raisonnable.

Et surtout, ça nous encombre un peu trop l'esprit. Ce qui aboutit à l'évidence à trop se désintéresser de choses un peu plus sérieuses. Comme... Comme...? Comme quoi? Hein, comme quoi, finalement?



LES ANTRES DE L'ENFER



D'ABORD, LE SOLEIL DARDE SES RAYONS ARDENTS
Puis la terre craquelle sous la forte chaleur
et les rivières se tarissent lentement
laissant les arbres perdre leur verte couleur.

Les humains, étouffant, fuient vers les bords de mer
et les villes se vident de tous leurs habitants.
Les avions tracent souvent leurs sillons dans les airs
et les routes s'emplissent de véhicules tout fumants.

La nature souffre de cette douce folie.
Les animaux meurent sans aucune cérémonie.
Notre climat se dérègle et puis se rebelle,
des catastrophes tantôt brûlent tantôt gèlent.

Alors la terre se venge de ses propres enfants,
leur envoie mille et un signes de sa colère.
Les hommes fous comprennent enfin leurs errements
Pourront-ils échapper aux antres de l'enfer?



JE SUIS MÉDECIN, LE RESTE C'EST LE MEKTOUB



JUILLET 2023. UNE VAGUE DE CHALEUR JAMAIS VUE JUSQU'ICI. Cette canicule allait durer deux semaines. Sur tout le territoire, les températures maximales s'affolaient, surtout dans le sud. C'était à la fois inexplicable, intenable et problématique pour tout le monde. On dénombrait les morts chaque

soir comme en temps de confinement. Chaque jour, les nouveaux records de températures effrayaient tout le monde et la météo ne prévoyait pas de pluie avant quinze jours encore. C'était l'enfer! Les gens n'allaient plus travailler, on avait fermé les écoles et les crèches. Les cafés, les terrasses et les magasins étaient déserts.

Depuis le début du mois de juillet, Élise était débordée. Elle était jeune médecin et travaillait dans un hôpital de Marseille. Les hôpitaux français manquent déjà cruellement de personnel en temps normal mais en temps caniculaire, ce manque s'amplifiait. De plus, beaucoup de médecins et d'infirmières se sentaient mal eux-mêmes et n'étaient plus en mesure d'aider. Élise était urgentiste. Face au flux inépuisable des malades, elle auscultait dans les couloirs et même dans le parking. Il y avait urgence, alors on faisait avec les moyens du bord. Élise s'inquiétait aussi pour ses grands-parents : ils habitaient dans le nord et elle était leur seule famille. Impossible d'aller les voir avant huit jours. Alors elle prenait des nouvelles tous les matins avant son service et tous les soirs aussi bien sûr mais elle aurait aimé être près d'eux. Son grand-père avait une maladie chronique depuis l'enfance, du diabète, et il semblait bien plus fragile que sa grand-mère. Il était obstiné aussi, ce qui n'arrangeait rien.

Beaucoup de collègues à la retraite ou étrangers étaient venus prêter main-forte à la France. Surtout des médecins sénégalais et égyptiens qui, eux, étaient bien plus habitués à ces chaleurs que nous autres Européens. Parmi eux un certain Ziad. Il venait d'Égypte, avait aidé à Londres et avait atterri la semaine dernière à Marseille. Tout le monde ne tarissait pas d'éloges sur lui. Élise elle, en avait beaucoup entendu parler mais ne l'avait pas encore vu. Avec la masse de travail qu'elle avait, elle faisait très peu de pauses aussi. Un matin, elle vit un grand brun avec un plateau et des verres d'eau frais, il en distribuait à tout le monde et s'avança vers elle.

- Bonjour, prenez, dit-il, c'est un mélange de fleurs de sureau et d'alkékenge. Très efficace pour réduire la température corporelle et éteindre la soif.

- Merci. Je devine à votre blouse que vous êtes médecin? demanda-t-elle. Il faut scotcher votre nom au niveau de la poche droite.

- Oui, oui. Je trouverai une minute pour le faire. Dr Afiri Zyad reprit-il. Je n'étais pas au débrief de ce matin, on avait trop besoin de moi en néonate. Je suis sage-femme et urgentiste aussi. Vous êtes?

- Élise Drancy. Je suis ici depuis deux ans. Enchantée.

Elle lui serra la main et sentit une drôle de sensation au toucher de cette main forte et soyeuse. Le regard de Zyad franc et ténébreux la perturbait un peu aussi.

- Je dois y aller, dit-il, mais on pourrait manger ensemble si vous voulez. Je serai en 123.

Élise éclata de rire. Cela lui fit du bien. Lui la regarda, amusé et surpris.

- Je vous conseille plutôt la 223 pour le réfectoire des personnels, Dr Afiri. En 123, vous ne pourrez rien manger, croyez-moi.

À quatorze heures, Zyad put enfin aller manger et passa devant la 123. Il se trouva ridicule en lisant l'écriteau sur la porte : chambres froides et crématorium. En 223, Il n'y avait pas grand monde, deux collègues buvaient un café. Zyad les salua et alla s'installer un peu plus loin, seul. Il mettait son plat à chauffer quand Élise lui tapota le dos.

- Faites vite, j'ai très faim et je reprends à trente.

Zyad se retourna :

- J'ai fini, jeune fille, je vous en prie.

Son tajine avec ses épices et sa coriandre embaumait toute la pièce. Agneau pruneau et carottes firent saliver Élise. Elle avait des haricots verts et du poisson pané, tu parles d'un repas.

Elle s'installa en face de lui et ne put s'empêcher de lorgner sur son plat.

- Voulez-vous goûter?

- On peut peut-être se tutoyer?

- Oui, je veux bien.

- Merci!

Mais Élise ne fit pas que goûter. Elle adorait les tajines et les plats épicés. Celui-ci était à tomber. Elle prit une puis deux puis cinq bouchées et se régala à chaque fois davantage. Sans même s'en rendre compte, elle avait presque grignoté la moitié de l'assiette de Zyad. Il sourit à ce spectacle et finit par lui dire :

- Simple curiosité : quand vous dites goûter en France, c'est manger tout le plat? Parce que chez moi en Égypte c'est deux ou trois cuillères, pas plus.

Élise était gênée.

- Je suis désolée, c'est si bon et c'est tout ce que j'aime. Veux-tu mes haricots verts pour compenser? dit-elle en souriant.

Zyad inversa les plats. Il avait lui aussi un large sourire.

- Cela ne me fera pas de mal, tu sais. Et je m'en voudrais beaucoup de te priver de ton plat préféré. En contrepartie, puis-je en savoir davantage sur toi?

Élise évoqua brièvement son enfance, le décès de ses parents, ses années de médecine à Lille et parla beaucoup de ses grands-parents aussi.

- Ils m'ont élevée comme leur fille, je leur dois tout, dit-elle d'un air très triste qui contrasta avec son si joli sourire habituel.

- Mais ils vont bien? demanda Zyad.



- Oui oui, mais je m'inquiète surtout pour grand-père. Il a quatre-vingt-quatre ans et semble fatigué ces jours-ci. Il refuse de voir un médecin malgré son diabète. Et leur hôpital est pris d'assaut comme partout. Je ne peux pas y aller avant mardi, ça va me tracter jusque-là, je me connais.

- Je comprends, dit Zyad. Je suis certain que ça ira, ne t'en fais pas. Inchallah comme on dit chez moi.

Élise ne saurait pas dire pourquoi ni comment mais les paroles de Zyad l'apaisèrent. Sa voix était douce et calme et la changeait tellement des cris, des pleurs, du chahut et de l'urgence de son service. Il évoqua lui aussi son Égypte natale, le Caire et la citadelle de Saladin, les pyramides les marchés et la mosquée Al-Azhar aussi.

- Al-Azhar ça veut dire le hasard ou le destin. Moi ici, par exemple, c'est le destin qui m'amène, quoi d'autre?

Puis très vite Élise avait dû repartir et le bipper de Zyad le rappela à sa tâche quelque temps après.

Le lendemain, Élise espérait secrètement le revoir mais Anne, une aide-soignante, lui apprit que Zyad avait été appelé dans un autre hôpital. Élise était déçue. Des coups de cœur, elle n'en avait pas tous les jours et ce Zyad, elle avait tout de suite senti qu'il lui plaisait bien. Pas mon destin, pensa-t-elle.

Ce matin, il y avait encore beaucoup de monde aux urgences et elle ne chôma pas. Il y avait surtout beaucoup d'enfants et de nourrissons. Déshydratation sévère. À treize heures, cela semblait plus calme, elle en profita pour filer manger et boire un café. Élise n'avait pas réussi à avoir son grand-père sur WhatsApp ce matin. Elle réessaya après le repas en buvant son café.

En les voyant sur son iPhone, elle fut rassurée. Ils allaient bien et son grand-père semblait même avoir meilleur mine.

- Bonjour Élise, nous avons de la compagnie aujourd'hui, dit sa grand-mère en tournant la caméra.

- Bonjour Élise!

Incroyable! Ziad était avec eux. La veille au soir, on lui avait proposé d'aider à Toulouse, Lille ou Rouen mais, repensant à l'inquiétude d'Élise, il avait choisi l'hôpital de Lille et avait pris un vol de nuit. Il retrouva aisément sa famille et fit le nécessaire pour son grand-père. Il était, il est vrai, très affaibli et déshydraté. Son diabète était un peu déséquilibré mais Ziad l'avait soigné et se proposait d'aider jusqu'au retour d'Élise.

- Je ne sais pas comment te remercier, dit Élise les larmes aux yeux, c'est tellement gentil de ta part. Et on se connaît à peine.

- Ne me remercie pas, dit Ziad, je suis médecin. Le reste c'est le mektoub.

Et leur destin fut fabuleux, une belle histoire d'amour, un mariage en France puis en Égypte pour la famille de Ziad et trois beaux enfants. Des triplés.

La canicule fait mourir des gens mais en mettant au monde ses propres enfants, Ziad pensa que c'était drôle de voir qu'elle puisse en faire naître aussi.



L'ANTÉSITE



LA CANICULE, LORSQUE J'ÉTAIS ENFANT, ÉTAIT ASSIMILÉE à cette boisson succulente, rafraîchissante, nommée Antésite.

La maîtresse préparait soigneusement nos verres, de l'eau du robinet, assez tiède souvent, à laquelle elle ajoutait sans se tromper une dizaine ou une quinzaine de gouttes de cet élixir, ce concentré de réglisse si économique qu'un seul flacon servait pour plus de deux cents verres.

Dans la classe surchauffée, nous dégustions ce petit délice qui coulait sur nos papilles asséchées, et qui nous faisait oublier cette canicule si redoutée.

Un verre d'Antésite, et nous savions la température du dehors, plus de trente degrés.

Les élèves sages et réservées buvaient lentement ce qu'elles avaient attendu depuis la matinée. Cette récréation devenait le dernier salon où l'on cause, quelques petites paroles sur les leçons du jour, sans doute pour faire plaisir à la maîtresse.

À la maison, et surtout pendant les grandes vacances, nous avions droit aussi à cette boisson, mais là, c'était à satiété, notre mère ne regardait pas à la dépense, les quatre filles papotaient et se servaient à qui mieux mieux de ce véritable bonbon liquide, ce goût de réglisse qui combattait agréablement cette chaleur étouffante.

Assises sous l'arbre qui dominait la cour, nous regardions avec une certaine crainte les grosses libellules vertes qui fonçaient dans l'air saturé. Souvent, mon père faisait la sieste sur la chaise longue. Comme lui, la canicule nous laissait plutôt endormies, les jeux se limitaient aux jeux de société ou à de la lecture personnelle. Le goûter se réduisait, lui aussi, à quelques biscuits qu'on trempait dans la fameuse Antésite.

L'Antésite existe toujours, sous plusieurs formes, des parfums divers étant venus allonger la liste des produits.

Mais je dois dire que seule, la réglisse était la véritable existence de l'Antésite, emportant au fond de la bouche le goût de l'enfance, de l'école et de la famille.

Plic, ploc... Quelques gouttes de concentré et c'est un tourbillon de saveurs qui vous emporte!

Tous nos concentrés se dégustent comme un sirop l'été, comme une tisane l'hiver, et en cuisine ou en cocktail toute l'année.

La publicité actuelle de l'Antésite déborde de propositions que nous n'avions pas alors. Mais ce concentré est toujours un concentré de mémoire.

La canicule peut arriver, les enfants tendront toujours leurs verres pleins d'eau et de ces épices savoureuses. L'Antésite, c'est le reflet d'une chaleur qui prend nos cœurs et nos esprits pour la diluer dans ce petit monde de gourmandise.



À QUINZE MÈTRES



PANNE SÈCHE. Je m'arrêtai sur le bas-côté. Je caressai la carrosserie, encore toute vibrante, malgré le doute embarrassant qui m'assaillit la nuque, les épaules. Je baissai les yeux, confrontée à l'épreuve de l'attente, heurtée aux grandes chaleurs : la canicule dans toute sa splendeur. Je vibraï. Je vibraï. Entraînée. Je goûtai, endormie, avec étourderie, aux redoutables patiences qui m'attendaient, perfides, m'épïant. Je remarquai, au premier coup d'œil, un sommeil éveillé sournoisement, prêt à me jeter au visage l'alarme d'une anxieuse longanimité.

Un tourbillon de petits coups, de blessures, envahirent ma poitrine. Je me demandai pourquoi. Pourquoi à quinze mètres de la frontière ? Je jurai. Des mots là. Au dos. La gorge désobstruée. Un trou, du corps. Un trou, qui rejoindrait la mort. Ce pays que j'avais traversé la nuit, le jour.

Peut-être aurait-il fallu inventer un chemin. Je dégrafai un bouton de ma robe, d'un geste nerveux. Je récitai des phrases d'une langue universelle, d'un monde libre, d'une musicalité discrète, parfaite. Peut-être aurait-il fallu épargner mes rêves. Je pensai aux miséreux, aux ouvriers, aux sans-papiers. Mon sort, maintenant, me parut acceptable. À quelques pas, quelque chose de plus vaste. Je sentis à nouveau, sous les pieds, la force de la terre, les os de nos ancêtres.

Édifice impérieux de la parentèle. Le parfum frais des montagnes se fraya un passage dans les entrailles de ma mémoire. L'inaltérable. Le chalet de mes aïeux, refuge de mon enfance, ici, le pouvoir du souvenir, l'élú obscur du souvenir.

Je puisai, encore. Mais ça n'était pas utile. La fraîcheur du passé, enseignante de l'indépendance, menait sa vie sans me demander mon avis. Et je puisai, encore, m'interrogeant, Pourquoi à quinze mètres de la frontière ? Absurde demi étrangère. Incapable de trancher. Être de l'entre-deux. Se fissurer.

Je chassai les craintes absconses qui se déployaient, d'une colère silencieuse. Esquiver. Une place vide. Réservée. Presque rien. Et pourtant. La puissance des pierres glissantes qui, d'un chant fiévreux, exaltait la véhémence de l'empreinte de

mon exclusion. Je m'échappai. N'était-ce pas suffisant d'avoir enduré le voyage?

J'entendis une voix près de mon oreille. Je la balayai du bout des doigts. Le sang bouillant dans les veines, j'allai sur le chemin du pays. Je laissai tomber ma fourgonnette. Rendre les armes, comme un soldat vaincu. Revenir sur les ciels amers, sur les mosquées bombardées.

Les plaies volent, ivres et voilées par le clair de lune. Je tâtonne, je soupire. Un vent doux m'effleure.

Mes paupières tremblent. Je sens bien que quelque chose me met à l'écart. Je réclame ma part. Je ne possède que les mots du cœur. La fatigue détourne ma raison. Le vent doux m'empêche de tomber. Je pénètre un territoire enfoui dans mes origines. Je m'accorde un souffle. Faire sauter les frontières.

Comment? Du chant de la Méditerranée? Des rayons du soleil?

Je serai une indolente citoyenne. Je rangerai ma folie. Je recouvrirai ma chevelure d'un foulard. Je suis imprudente: j'ai abandonné mon canotier. Et j'ai si soif! Mes yeux rougissent. Le paysage rougit. Je n'entends plus que mon gosier, Donne-moi à boire!

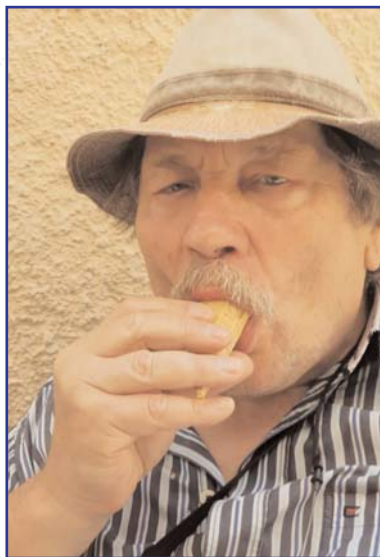
Voilà. La sévérité, hélas! Je peine à rester debout. La fièvre me transporte. Je balbutie un adieu. Pourquoi à quinze mètres de la frontière?



**LE CHAPEAU
SOLEILS D'ÉTÉ**

*"Il a fait beau ces derniers jours/Il a fait chaud il a fait
lourd/Mais c'est bizarre depuis hier/C'est le cagnard c'est le
calvaire..."*

Jeanne Cherhal, Canicule.



L'ÉTÉ EST DÉJÀ LÀ. Sans doute fera-t-il très chaud. Ce sera alors l'occasion de se couvrir la tête pour éviter l'insolation. Prévoyant, j'ai déjà (et depuis des lustres) mon chapeau. C'est ainsi, assis sur le tabouret noir de ma cuisine et ce chapeau sur la tête, que j'écris cette histoire.

J'avais acheté ce dernier il y a bien longtemps. Sans doute chez un marchand de chapeaux, sur le marché de mon quartier ou ailleurs un jour de foire. Là le souvenir du lieu et de la date reste flou, coincé dans un coin de ma mémoire. Cette dernière cependant garde la raison de cet achat. C'est parce que quelqu'un de mon entourage en avait un comme celui-là et que je le trouvais très beau, pratique et en même temps élégant. Un peu comme le chapeau d'Indiana Jones mais en toile de coton, marron cacahuète et beaucoup moins cher.

Ce qui est certain, c'est qu'en Tunisie il n'existait pas encore, alors je n'en avais pas et me promenais tête nue. De toute façon, il ne faisait pas très beau. Mais je l'avais en Jordanie quand nous avons visité le magnifique site de Pétra. En Syrie aussi, avant la guerre, il m'accompagnait dans la visite de Damas. Mais, contre toute attente, il y a eu un gros orage et il ne faisait plus chaud. Adieu la célèbre glace aux pistaches!... Alors ce jour-là, contre son gré, mon chapeau m'a servi de parapluie. N'est-ce pas là un exemple intéressant du chapeau prêt à tout pour remplir sa fonction de couvre-chef?

C'était, enfin c'est toujours mon chapeau de l'aventure et des vacances, même si maintenant il est devenu vieux et porte sur lui les traces de l'usure du temps, un peu comme moi et qu'il voyage moins. Moins loin et moins longtemps aussi.

Bref, parmi mes couvre-chefs - entendons ici mes bonnets (pour la montagne et ceux différents pour la plage), mes trois casquettes de marin pour la plage aussi et mes casquettes pour la ville (la grise qui se plie en trois et se met facilement dans la poche de mon imperméable), mon chapeau savoyard (comme celui du cuisinier

Marc Veyrat) que je ne mets que quand je suis en Savoie les jours de fête (c'est-à-dire très rarement) et qui prend la poussière dans mon couloir et puis encore celui de mon père toujours trop petit - ce chapeau avec son air safari est mon préféré, depuis que j'ai remisé mon béret basque dans un tiroir de mon armoire...

Il faut dire aussi que c'est celui de tous les voyages, enfin seulement ceux de l'été et des pays étrangers ou des villes où il fait très chaud, notamment celles où j'ai de la famille, comme Lyon et Chambéry. Dans cette dernière ville il y a dans le vieux centre deux grandes fontaines et une autre plus loin, celle des éléphants, j'y ai souvent trempé mon chapeau l'été dernier parce qu'il y avait beaucoup trop de soleil.

Mon chapeau je ne l'emmène pas partout. Seulement là où il fait très chaud, c'est-à-dire que pour certaines villes ou certains pays je ne l'emmène jamais car je n'en ai pas besoin. Ainsi, pour l'Irlande du Sud, l'Angleterre, l'Écosse, l'Allemagne, la Hollande ou la Belgique, il était resté à la maison... Pour ces pays, notamment l'Irlande, j'avais les cheveux au vent. En Inde aussi je ne l'ai pas emporté, malgré la forte chaleur. Je l'avais, c'est étonnant, oublié. Par contre pour Bastia il avait fait une traversée tranquille en ferry dans ma valise, plié en quatre. Brave chapeau! Toujours prêt à rendre service. Ah! Bastia, son port, ses glaces, sa Citadelle et sa chaleur étouffante... Le temps de mettre mes chaussures et, chapeau sur la tête, de descendre quelques marches, ce dernier était trempé. Alors? Alors rien. Rien à faire sinon attendre le coucher du soleil. Très beau, il faut le dire.

Après Bastia c'est la chaleur suffocante de l'Italie, à Turin et la quête quotidienne des fontaines. Agréables, mais rares, fontaines. En Sardaigne la mer répondait à l'indispensable nécessité de se rafraîchir régulièrement. Mouillé, mon chapeau avait alors fière allure. Sa fonction protectrice prenait ainsi tout son sens, celui du couvre-chef protecteur. C'est donc chapeau et cheveux mouillés que je me confrontais à la chaleur éprouvante de ce beau pays. Pour Barcelone, pas besoin de chapeau pour les visites touristiques de la vieille ville, celle de la Sagrada Família de Gaudi et les sorties du soir. Celui-ci était donc resté souvent dans ma poche (toujours plié en quatre) prêt à servir ou selon les circonstances à l'hôtel, sur ma valise.

Il y a eu aussi la chaleur de Marseille dans le quartier du Panier. Agréable quartier avec son histoire, sa proximité du port, ses artisans, son coutelier d'art et ses glaces! Ah! Marseille, son soleil et sa chaleureuse bouillabaisse! Le chapeau s'avéra alors fort utile... Puis, un jour Toulouse, la ville rose où il n'a pas fait beau. Le chapeau dans ma poche (et encore plié en quatre) y faisait grise mine...

Finalement, sous le soleil des vacances, en France ou à l'étranger, mon chapeau a-t-il vraiment subi les différentes canicules? La question est posée... Oui mais pas souvent. Prudent, mon chapeau, s'il ne craint pas la chaleur, sort peu les jours de canicule. Il ne craint vraiment que la chaleur de l'eau savonneuse de mon lave-linge...



Aujourd'hui à Amiens, la pluie a laissé la place à un pâle soleil et le chapeau n'est pas d'actualité... Il en est tout dépité. Il se rattrapera sans aucun doute durant cet été dans de prochains voyages à Chambéry ou ailleurs. Sans doute aussi à Lyon, ou à Montauban. La question de la campagne reste encore en suspens. Alors posons là: "Est-il aussi un chapeau de campagne?" Oui, évidemment, bien sûr les jours de

grand soleil pendant les vacances, notamment dans les vignes du Beaujolais, dans les chemins d'Auvergne... et d'ailleurs...

Heureux (vieux) chapeau! Après tous ces voyages, passés, présents et à venir. Merci pour ta disponibilité sans faille à servir, je ne peux, sans doute bien tard, que te rendre hommage, alors Chapeau! Chapeau, fidèle compagnon de route, complice des voyages sous le soleil, des chemins ensoleillés et quelquefois de canicule. Chapeau bas et merci.

PS: Ah! J'allais oublier. La photo de mon chapeau sur la tête. Elle a été prise un jour de fort soleil où pour me rafraîchir je mangeais, ce n'est plus maintenant un scoop, une énorme glace.

RePS: mon chapeau maintenant est en colère. Il y a du soleil, mais il est resté à la maison... En colère, je vous l'assure... car c'est avec un autre chapeau - (l'on me l'a offert) tout neuf celui-ci mais s'il lui ressemble ce n'est pas le même - que je me promène aujourd'hui en ville...



LA VOIX



LA PETITE ILKA NE BOUGE PAS. Des larmes sourdent de ses yeux étrécis et sèchent instantanément sur ses joues crevassées de soleil. Ce soleil qui colle ses pieds au sol, l'empêche de fuir l'apocalypse de son pays. D'ailleurs où irait-elle ? La caméra glisse du visage de l'enfant à ce qu'elle regarde. Un paysage de terre nue creusée de fines rigoles où l'eau achève de s'évaporer. Ce qu'il reste de la banquise. Derrière l'enfant des corps recroquevillés, déshydratés de vie, ses parents, sa famille, sa tribu, celles et ceux qui furent les siens. Elle est la seule survivante. Parce que la plus jeune ? se demande Marthe tandis que l'image d'Ilka s'éloigne de plus en plus jusqu'à n'être qu'un point sur l'horizon flamboyant avant de s'effacer, comme gommée par les accords nostalgiques de la musique de fin du film.

La salle s'éclaire. Place au débat. Marthe ne sait plus si elle désire y assister. Elle relit le flyer qu'on lui a donné à l'entrée : Julien Calvera, climatologue spécialiste des pôles, est la personnalité invitée. Le fond du problème étant : la canicule générale et définitive est-elle pour demain ? Marthe esquisse un sourire. Elle vient de poser un gilet sur ses épaules dénudées. La climatisation de la salle diffuse un air bien trop frais pour elle. Plongée dans la fournaise évoquée par la courte fiction d'introduction elle ne s'en était jusqu'alors pas souciée. Elle qui aime tant s'emmitoufler de chaleur à défaut de tendresse. Depuis cinq ans qu'elle vit seule. Certes par choix. Mais quitter un homme menteur et infidèle est-il un véritable choix, cela signifie-t-il que l'on veut vivre dans la solitude du cœur et du corps ?

Des applaudissements fusent. Un trio vient de monter sur la scène. En tête Madame Pointreau, présidente de l'association *Agir contre la canicule*, en queue Monsieur Luc Belmon, journaliste à *Sciences du climat pour toutes et tous*, entre eux deux Julien Calvera. Du fond de la salle, près de la porte de sortie comme toujours pour pouvoir s'éclipser en toute discrétion, Marthe distingue mal les visages des intervenants. Elle connaît celui de

Madame Pointreau, elle a un temps adhéré à son association avant de s'en éloigner par paresse intellectuelle. Le journaliste a une silhouette d'homme âgé. Julien Calvera est petit, trapu, il ôte ses lunettes de soleil avant de s'asseoir sur le siège du milieu. Madame Pointreau lance le débat sur cette question angoissante : Pensez-vous, monsieur Calvera, que dans un avenir très proche toutes les glaces du monde risquent de disparaître ?

Au mot glace Marthe a la vision de miroirs qui fondent, se liquéfient, du verre qui redevient sable comme l'a écrit Prévert, du tableau de Dali où les montres pendent mollement dévertébrées du temps. D'un monde où son image n'existerait plus que dans les yeux des autres. À condition que le soleil n'ait pas brûlé toutes les pupilles. Et que ces yeux ne soient pas des miroirs trompeurs comme ceux de son ex. Marthe tente de se concentrer sur les échanges entre le trio des intervenants. Elle écoute la voix de Julien Calvera sans s'attarder sur le contenu de ses phrases. Elle écoute juste la mélodie de sa voix. Grave, posée, chaude, enveloppante. Marthe ferme les yeux, plonge dans cette voix dont le micro amplifie la profondeur sensuelle. Comment qualifier une voix ? Celle-là ouvre des chemins d'ombres tièdes, de feuilles bruissantes de tendresse comme des mains qui caressent, des bouillottes d'enfance dans la fraîcheur des draps. Un point secret du corps de Marthe est en train de lâcher prise. Un poing serré ferme depuis cinq ans. Un poing qui s'ouvre, un barrage qui cède. Des filets d'eau qui courent, enflent, gonflent, inondent le corps de Marthe. Elle transpire. C'est si bon. Toutes vannes ouvertes elle dégouline d'un bien-être retrouvé, d'un désir à partager.



Une voix d'homme, sourde, sèche, la renvoie à son siège, à la sensation frissonnante de la climatisation, au débat qui s'engage avec la salle. Dans le feu des échanges Marthe perd la voix de Julien Calvera. Elle ne distingue toujours pas son visage. Elle ne veut surtout pas le voir. Elle ne veut, ne voudrait, encore et encore, que la chaleur sensorielle de sa voix. Mais l'instant est perdu, la magie a fondu. Marthe se lève, retient de claquer son siège, la porte. L'air du couloir non climatisé est lourd. L'air du hall d'entrée plus encore. L'air de la rue est une étuve. La canicule oubliée s'agrippe au corps de Marthe. 39 degrés le jour, 30 la nuit, depuis dix

jours. Marthe traque l'ombre chiche le long des murs, sous les platanes du chemin qui la ramène chez elle où ses volets clos tentent de conserver une fraîcheur absente. Pour un peu Marthe regretterait la fraîcheur agressive de la climatisation. Vite une douche froide. L'eau qui coule sur sa peau emporte avec elle poussière, saleté, sueur et toutes les traces du passage de la voix sensuelle de Julien Calvera dans le corps en jachère de Marthe.

*



L'ATTENTE



Allongé sur le drap moite il laisse pendre ses bras nus de chaque côté du lit.

La chienne hausse les sourcils à intervalles réguliers. Attentive.

Elle veille son maître comme on veille un mort. Peut-être l'est-il...

Dehors aucun souffle de vent, pas un pépiement.

À croire que les oiseaux ont fui le lieu.

Par la porte entrouverte de la chambre le "ploc, ploc" d'un robinet mal fermé tape sur les nerfs de l'animal. On le devine à l'agitation de ses oreilles au frémissement de son dos. Elle semble pourtant figée dans une attente.

À peine perceptibles, des frottements, des pas discrets puis le froissement d'une feuille. La chienne s'est levée mais elle se tait. Elle connaît ce signal. Elle sait que l'homme va se lever.

Dans un long gémissement son corps de sueur se soulève. Le drap reste collé aux épaules. Il est empêtré dans sa longueur se débat avec la toile trempée, se redresse, retombe et d'un coup de rein s'assoit. La tête lui tourne sans doute; il frotte son visage comme on se débarbouille.

À pas plus lents que la marche et le désespoir il se dirige en aveugle dans la pièce. Elle est sombre; les volets clos depuis des jours ont enfermé les mouches et quelques guêpes qui agonisent sur le plancher. Une feuille est glissée sous la porte le même papier un peu vieilli ou sale il ne sait pas.

Se pencher pour le ramasser semble un effort ou est-ce plutôt une attente ?

Il déplie le feuillet plié en quatre et sourit.

La terre frémit ondule et se tait

Sur les murs étouffés de chaleur

Un lézard court.

Il ne reconnaît pas cette écriture. Il a vu tant de cahiers tachés ou raturés. Il a oublié tous les noms.

Il se souvient parfois d'un visage aux joues rondes un peu rougies d'avoir, sans respirer, dit la poésie entière. Mais il oublie.

Il se souvient parfois d'un regard levé vers lui comme un baiser. Mais il a oublié... à qui ces yeux, ces cheveux mal coiffés ou retenus en tresses sévères, ces mots que l'on dit d'enfant ?

Depuis des mois il vit là dans cette cabane au bord de la forêt. Il ne sait plus son âge il ne sait plus son nom. Ou peut-être veut-il les oublier aussi...

Il se souvient de ce matin de grande chaleur, comme aujourd'hui. Son corps a refusé. Il ne sait pas dire autrement. Ses jambes, son ventre et même sa tête étaient dispersés aux quatre coins de la pièce. Il s'est dit "Il faut" mais sa chair tremblait son front se plissait ses bras se refusaient. Il a dit et répété plusieurs fois à voix haute et forte puis de plus en plus faible "Il faut que j'y aille", "Il faut que...", "Il faut..." Dans un soupir il a renoncé "Je ne peux plus". Au plafond de sa chambre tournaient sans cesse ces quelques mots "Je ne peux plus".

On l'a écarté on a murmuré à son passage on a souri de ce sourire attristé des gens qui font semblant. Quelques enfants ont pleuré. On a fini par l'oublier.

Un matin il a entendu ces pas ces frottements ce papier glissé sous la porte ; il a ouvert la porte, brutalement, il a couru mais personne. Il a crié des "Hé !" des "Ho !" Il s'est senti ridicule. Pas de nom à prononcer comme autrefois. Pas de réprimandes ni de punition à donner.

Au bout d'une semaine il comprit que ce drôle de facteur ne se montrerait pas.

Alors il attend dans le froid ou la terrifiante chaleur qui lui dit de se taire et d'oublier. Il attend les pas - au fond il est sûr que ce sont de petits pieds mais il se dit que cela importe peu -, les frottements - sur le paillason ? Pourquoi ? Cet inconnu a l'intention d'entrer puis renonce ? - et surtout le froissement de la feuille manuscrite.

Il a empilé les poésies sur un coin de table et quand la chienne va faire un tour il les relit pour être moins seul.

Des arbres ont touché le ciel

Des mains ont touché son front

L'enfant rêve enfin.

Un souffle sur le ruisseau

Une grenouille a sauté

L'herbe frétille au courant.

Il y en a qu'il aime plus que les autres mais la surprise de chaque matin l'étreint comme un amour qui se fait attendre.

En se recouchant sur le drap à peine sec il se dit que demain il laissera la porte ouverte... pour voir.

